

Pluralité et liberté, les bienfaits du conflit

*Chantal del Sol*¹

Université de Marne-la-vallée

L'histoire de la culture européenne raconte l'émergence de la diversité acceptée comme condition de la liberté des interprétations du monde. Lorsque le monde n'est compris que d'une vérité unique, l'homme peut croire qu'il vit sous le règne du Vrai et du Bien. Mais ce n'est là qu'une illusion, que le doute européen au fil des siècles s'attache à dénoncer. Lorsqu'Aristote définit la politique comme le gouvernement des libertés plurielles, il dévoile la supercherie d'un gouvernement doté de savoir objectif, connaissant le bien sans discussion, autrement dit, du gouvernement défendu par Platon. L'âge des Lumières manifeste l'apparition du doute, la sortie du monde clos de la certitude unique. Les révolutions coperniciennes, de Galilée à Freud, entament la satisfaction des vérités centrales. La modernité est ce moment où l'on aperçoit que toute vérité dite est interprétation du monde, et non pas image vraie du monde en son miroir. L'esprit assume le caractère parcellaire de ses interprétations. Il accepte dès lors de vivre dans un monde pluriel, où les interprétations se font face et se combattent. Les Lumières ont été dénaturées quand elles ont cru faire entrer l'esprit dans la vérité universelle et unique – l'évolution de cette perversion va du despotisme éclairé de Voltaire au discours contemporain sur la justice internationale. Au contraire, les Lumières expriment le savoir de l'incertitude. Paradoxalement, elles signifient que l'humanité entre dans la conscience de l'ombre, du doute, de la particularité. Particulier s'entend au sens d'une partie qui n'a pas prétention à être le tout. Le destin des Lumières est d'accepter la pluralité des mondes culturels, par la conscience qu'aucune culture n'est capable de saisir la vérité à elle seule.

Il ne faudrait pas en déduire que la vérité serait seulement l'addition des points de vue. Il existe certainement des interprétations plus justes que d'autres, et certaines ont démontré, par le malheur qu'elles provoquent, qu'elles étaient entièrement fausses. Toutefois il faut bien admettre que nous ne pouvons rencontrer la vérité directement, et que nos certitudes s'attachent à des interprétations, qui dès lors sont nécessairement plurielles, car elles traduisent des perspectives.

La pluralité des interprétations du monde, autrement dit, la diversité des cultures, ne traduit pas seulement l'impossibilité pour l'homme de définir la vérité ou le bien au-delà des médiations particulières. Elle ne manifeste pas seulement une limitation de ses moyens, une réduction de son être – en tout cas par rapport à ce à quoi il aspire. Elle exprime l'aspect essentiel de la condition humaine : sa liberté, et son caractère évolutif.

Seule la diversité est garante de la liberté. Il est probable que la diversité respectée des territoires européens représente le facteur essentiel qui permit à ce continent d'inventer la liberté politique (déjà François Guizot, *Histoire de la civilisation en Europe*, Didier, 1846, 2^e leçon, p.37 : « Tandis que, dans les autres civilisations, la domination exclusive, ou du moins la prépondérance excessive d'un seul principe, d'une seule forme, a été cause de tyrannie ; dans l'Europe moderne, la diversité des éléments de l'ordre social, l'impossibilité où ils ont été de s'exclure l'un l'autre, ont enfanté la liberté qui règne

aujourd'hui »). Seule la multiplicité des définitions du Juste peut permettre d'éviter la dictature d'une seule définition. La particularité du politique – de chaque justice et de chaque Etat – représente la seule garantie contre la tentation démiurgique de la justice. Chaque politique se croit universelle, n'étant jamais que particulière. Elle ne saurait être arrêtée dans ses prétentions que par d'autres particularités qui se dressent sur sa route. Une justice internationale qui ne rencontrerait plus aucun obstacle, se prendrait vite pour Dieu.

La pluralité des cultures montre comment l'humanité s'inscrit dans un processus, et non dans un état. Comment cela ? Parce que la pluralité est la condition nécessaire de la mobilité. Une culture, un gouvernement unique et seul au monde aurait peu de chances de se transformer : on ne cherche à évoluer qu'en se représentant meilleur que soi, en se comparant. Le mur de Berlin avait pour but d'oblitérer les possibles comparaisons, outre d'empêcher l'exil de ceux qui se seraient avisés de comparer. L'ignorance de l'Autre laisse croire que l'on est soi-même parfait, comme dans les villes reculées où chaque coutume est portée au pinacle, parce qu'on ne connaît pas les autres. Un pays qui se croit le meilleur par nature, comme la France, évolue à grand peine, parce que toute confrontation avec d'autres lui paraît insultante : où donc trouverait-il la représentation d'un meilleur ? L'Europe ne doit son prodigieux développement qu'à la diversité de ses cultures, à cette multiplicité dans un espace restreint. Chaque fois qu'un gouvernement d'Europe s'approche de la tyrannie, les meilleurs cerveaux s'échappent et s'en vont penser dans les pays voisins. Une découverte scientifique ou institutionnelle, faite en un territoire, attire aussitôt l'œil des autres, qui se l'approprient. Galilée utilisa les lunettes des Hollandais pour en faire une longue-vue, Montesquieu donna le gouvernement anglais en exemple aux Français pour le plus grand bien de la démocratie. Nul ne saurait trouver en soi-même toute la matière de son propre perfectionnement. Une culture qui croit avoir trouvé le Bien, reste immobile. Or le monde humain n'est pas fait pour l'immobilité : privé de mouvement, il ne peut demeurer stable dans l'impassibilité de sa beauté, mais forcément il se corrompt. Il n'a donc pas d'autre choix que de se réformer en permanence. Cela n'est rendu possible que par la mise en question de soi, et l'acceptation des Autres.

Il est curieux de voir l'Europe renier une trouvaille que les élites de tant d'autres peuples lui envient : l'esprit critique. On ne peut ici qu'emprunter la voix des auteurs orientaux. L'iranien Darius Shayegan : « La démocratie est l'enfant des Lumières. Et les Lumières, c'est l'apothéose de l'âge critique. C'est à dire la critique sans complaisance des vérités dogmatiques (...). Il nous faut apprendre une certaine humilité, une certaine relativité des valeurs... nous libérer de cet égocentrisme délirant qui semble suggérer que le monde commence et finit avec l'Islam » (Le regard mutilé, pays traditionnels face à la modernité, L'Aube poche, 1996, p.46-47). Le libanais Selim Abou : « C'est par comparaison avec les valeurs démocratiques que les pratiques totalitaires manifestent leur caractère immoral... on ne saurait trop insister sur l'importance de la pensée critique, qui a été historiquement à l'origine de la démocratie et de la modernité et qui demeure aujourd'hui la condition nécessaire de leur avènement dans les pays non-occidentaux » (Culture et droits de l'homme, Hachette 1992, p.116).

La suppression de la comparaison jette dans le solipsisme et la schizophrénie. La pensée monopolistique s'égare dans l'enflure de ses passions propres. Elle se croit parfaite, ainsi les autres deviennent-ils superfétatoires : c'est ainsi qu'elle étouffe lentement sous son propre orgueil. Seul le regard des autres, l'opinion des autres, limite les excès de la pensée, la relativise, lui impose sa propre critique. La progression incessante du monde humain passe inévitablement par l'acceptation de la comparaison, et tout monopole de la pensée pétrifie.

Nos contemporains n'admettent guère de considérer la société des Talibans comme « autre », appartenant au concert des cultures. Il s'agirait plutôt pour eux d'un cancer à extraire, d'un reliquat dégoûtant de l'âge ancien. On préférerait, autrement dit, mettre au

pas ces cultures en les inscrivant sous une loi universelle, plutôt que de devoir les tolérer et éventuellement les combattre. C'est parce que nous leur déniions une véritable altérité que nous préférons les traiter en criminels de droit commun plutôt qu'en partenaires ou en adversaires, et en même temps c'est pour éviter les conflits que nous avons tendance à refuser l'altérité. Celle-ci est grosse de conflits potentiels. Si l'autre existe en tant qu'autre, toutes sortes de relations sont possibles entre nous, depuis l'amitié jusqu'à la guerre, en passant par une infinité de nuances. Naturellement, la guerre représente une relation haïssable, à éviter autant que faire se peut, mais c'est encore une relation au sens où l'autre y est reconnu en tant qu'autre.

Le conflit représente l'une des conditions d'existence d'une diversité digne de ce nom. Celui qui espère supprimer définitivement le conflit espère en même temps supprimer définitivement les différences. Naturellement, la facilité idéologique consiste à interpréter l'acceptation du conflit comme une attitude cynique de va-t-en-guerre, et c'est pourquoi Huntington est si méprisé en France. Mais l'acceptation du conflit n'exclut pas la patiente recherche de la paix ni l'amour de la paix. Au contraire, il est plus aisé de domestiquer un phénomène quand il est reconnu que lorsqu'il est nié, et les pacifistes engendrent souvent les guerres les plus terribles, comme on l'a vu en 1940.

On aime à faire l'éloge des animaux qui eux, ne se font pas la guerre, sinon pour manger. C'est faute de culture qu'ils n'entrent pas en conflit. Veut-on supprimer la culture pour supprimer les querelles ? « Vivant en communauté pure, notre civilisation serait une étable », écrivait Proudhon (La guerre et la paix, Tops/Trincquier, 1998, tome I p.41). Et Kant : « Dans une vie de bergers d'Arcadie, dans une concorde, un contentement et un amour mutuel parfait, les hommes, doux comme les agneaux qu'ils paissent, ne donneraient à leur existence une valeur guère plus grande que celle de leur bétail... » (Idée d'une histoire universelle au point de vue cosmopolite, 4^e proposition). En effet. L'homme ne peut vivre en deçà des conflits, parce qu'il n'est pas une bête. Il ne peut vivre au-delà des conflits, parce qu'il n'est pas un dieu. Par le conflit s'expose l'être, la singularité d'une culture, qui n'existe qu'en s'exposant. Plus loin, l'évolution du monde humain s'opère par frottements et par heurts (« Ce dont notre époque tardive qui a atteint le comble de la destruction et de la ruine sera peut-être à première à se rendre compte : qu'il faut comprendre la vie non pas du point de vue du *jour*, du point de vue du simple vivre, de la vie acceptée, mais aussi du point de vue du conflit, de la *nuit*, du point de vue du *polemos* – que ce dont il y va dans l'histoire, ce n'est pas ce qui peut être renversé ou ébranlé, mais l'ouverture à ce qui ébranle », Jan Patocka, Essais Hérétiques, Verdier, 1981, p.57). Une culture ne se développe qu'en se livrant aux regards des autres, aux jugements venus d'ailleurs.

Seule la diversité des points de vue permet le développement de la conscience personnelle. Celle-ci hiberne dans une vision du monde monopolistique, et la conscience endormie ignore la capacité critique. C'est bien pourquoi, sur la planète entière, le monde terrien ou montagnard est beaucoup plus opaque et immobile que le monde côtier : il faut des courants d'air pour apprendre à surmonter les préjugés. Le monopole d'une seule norme appelle à brève échéance le triomphe de la norme sur les consciences. Les personnes ne se développent vraiment que dans la pluralité des normes. Tout monopole tue la vie.

La réalisation de l'unité mondiale par des lois mondiales répond à un espoir légitime qui, s'il était ridiculisé et éradiqué, nous jetterait dans l'acceptation des conflits entre les particularités. Mais la réalisation de l'unité mondiale par des lois mondiales se heurte à la diversité humaine. Dès lors la question devient : pourquoi faut-il cautionner la diversité au lieu de tenter de la noyer dans l'œuvre de l'unité ? Pourquoi faudrait-il accepter la diversité des éthiques, qui suscite la diversité des lois, quitte à laisser se déployer des visions du bien et du mal qui nous paraissent inhumaines ?

« La pluralité est la loi de la terre », écrivait Hannah Arendt (La vie de l'esprit, 1,

p.34). Pourtant, une description ne nous suffit pas. Nous passons notre histoire à tenter de transformer la réalité pour la rendre plus fréquentable. Nous n'avons aucune raison de décrire ce qui est et d'en faire aussitôt une norme. En quoi la diversité réelle réclame-t-elle sa protection ? Que garantit-elle d'essentiel ?

L'existence humaine demeure une énigme. L'espèce pensante est vouée à la tragédie, parce que ses questions éternelles ne trouvent jamais de réponse définitive : pourquoi la mort, pourquoi le mal et les conflits, qu'est-ce que la justice... Le sens même d'une culture consiste à proposer des réponses partielles et temporaires à ces questions. L'homme est cet animal qui s'interroge sur son existence. La diversité des cultures caractérise l'humanité parce que celle-ci pose sur elle-même des questions aux réponses toujours tronquées. L'existence humaine est une énigme et non une aporie. Elle ne révèle pas une impasse, mais des voies multiples pour répondre aux mêmes questions. C'est bien là que gît l'écart, difficile à admettre, entre des humains à la fois semblables par leur questionnement tragique et divers par les chemins qu'ils ouvrent derrière ce questionnement. Seul celui qui résoudrait une bonne fois l'énigme de notre existence saurait uniformiser les cultures, mais ce surhomme incontesté n'existe pas, même si plusieurs, depuis deux siècles, ont prétendu le représenter.

Si l'aspiration des hommes va vers l'unité et vers la paix parfaite, heureusement, disait Kant, la nature sépare les peuples par la diversité des langues et des religions. Pourquoi louer la nature séparatrice ? Parce qu'elle empêche ainsi « le cimetière de la liberté », et incite les hommes à rechercher la paix et l'unité dans l'équilibre entre les différences, plutôt que dans l'anéantissement des vouloirs (Pour la paix perpétuelle, Première Adjonction). Ainsi la nécessité de la pluralité des cultures, des morales, des politiques et des religions, demeure-t-elle liée à l'être même de l'homme, parce que celui-ci répond librement aux questions qui se posent à lui, et notamment, à la question du bien et du mal. La diversité est la rançon de la liberté – l'homme peut choisir les réponses à l'énigme de son existence-, et de la finitude – l'humanité ne découvre jamais « la » réponse définitive à cette énigme-

Notes

¹ Professeur de Philosophie politique et Directrice du Centre d'Etudes Européennes à l'Université de Marne-la-vallée.